

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 23 (1885)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Lo dzudzémeint dâo bailli  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188864>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

wagon était éclairé par 6 lampes Eddison, alimentées par le train lui-même. Telle est cette course à la fois pittoresque, poétique, pleine d'imprévu, de surprises et d'agrèments de toutes sortes.

J. D.

### Vieux habits, vieux galons.

On a exposé cette semaine au Musée Arlaud un tableau de Bonnet, d'un vif intérêt historique : Une revue des cadets de l'ancienne Ecole moyenne de Lausanne. La scène se passe en 1843, sur la place d'armes de Lutry. Comme décors quelques arbres, traités par le peintre à la vieille manière ; au premier plan sont groupés une douzaine de cadets, aux bonnes joues pleines et roses, à la mine enfantine et naïve.

Ils n'ont pas encore ce petit air futé, finaud, narquois qui me semble aujourd'hui la caractéristique de la jeune génération. Mais passons.

Personne ne reconnaîtrait, je gage, assis sur un tambour, le caporal Bocion, qui maniait sans doute aussi bien les baguettes qu'aujourd'hui les pinceaux. Et les voisins, avec leur haute casquette bleue, leur longue tunique-redingote, serrée à la taille par un ceinturon massif, combien se retrouveraient, eux vieilliss, eux courbés, dans ce groupe jeune et frais ; et si l'appel se faisait aujourd'hui, combien répondraient encore : présent !

Il est question d'acheter ce tableau pour l'Ecole Industrielle. Le peintre Bonnet avait-il aussi consacré une toile au Collège ? On l'ignore, et pour savoir ce qu'était jadis le corps des cadets du « Collège académique », ce n'est pas au Musée qu'il faut aller, mais à la Bibliothèque. Là, dans les vieux bouquins de lois de 1806-07, 1817-40-41, on trouve de bien curieux détails, qui feront peut-être sourire les fringants lieutenants actuels, mais qui rappelleront à leurs pères un passé qui s'efface et des générations qui s'en vont...

En 1806, on s'exerçait déjà un jour par semaine, « surtout vers l'époque des promotions », et l'on ne portait qu'un uniforme « très simple. »

En 1818, c'est tout un règlement qu'on adopte : « concernant les exercices des écoliers du Collège académique ». Deux compagnies sont formées avec capitaines, lieutenants, enseignes, etc. Il y avait deux exercices par semaine et trois fois par semaine il y avait en plus, dès six heures du soir à huit heures, des exercices « propres à développer le physique, en rendant les jeunes gens robustes et agiles. » Cette gymnastique, pour être obligatoire, n'en était pas gratuite et coûtait environ 10 à 20 batz par mois : une fortune.

Chaque année il y avait revue générale et tirage au fusil et à l'arc le lendemain des promotions. Parfois aussi on formait un « camp des écoliers », auquel on invitait les collèges du canton. On nommait alors un colonel et un brillant état-major.

Par exemple, on était sévère sur le chapitre des punitions. Celui qui riait dans le rang, « jurait ou proférait des propos déshonnêtes », pouvait être : 1° renvoyé, désarmé et mis à la gauche du rang ;

2° mis en sentinelle sans arme ; 3° mis aux arrêts ; 4° exclu des fêtes et tirs. Il y avait neuf sortes de punitions, et à cette époque-là le cumul n'était pas défendu.

Vingt ans après, nouveau règlement. On adopte un uniforme magnifique. Oyez seulement : Une capote *polonaise* en drap vert-*russe*, pantalon blanc, guêtres pour les soldats, bottes pour les officiers ; « casquette en drap vert-*russe*, à impériale de drap non ceintrée ; visière en cuir ; une chaînette en métal jaune sert de mentonnière. »

Le capitaine porte au bras un brassard rouge en cuir de *Russie* (décidément il y a trop de cosaques là-dedans).

Deux ans après, en 1841, la mode passe et l'uniforme la suit. Nous sommes toujours dans les polonaises et le drap vert-*russe*, mais cette fois la casquette prend une forme « haute et un peu conique » (ne pas lire comique), avec jugulaires en métal jaune, cocarde cantonale et petit pompon. Le capitaine a perdu son brassard au change et gagné des épauettes à torsades amarante et or.

Sommes-nous au bout ? Pas encore. Avec les années nous avons eu la suppression de la cocarde, les pantalons bleus, les pantalons gris, les patelettes d'officiers, les plumets de musiciens, le plumbeau du tambour-major, le grand sabre des lieutenants. Les *vetterli* ont remplacé les vieux fusils, et les canons se chargeant par la culasse, les bouches à feu de jadis.

Que nous réserve encore l'avenir ? Que seront les cadets du XX<sup>e</sup> siècle ? Peut-être en reviendront-ils au brassard en cuir de *Russie*, à la redingote « descendant jusqu'au dessus de la rotule. »

Et pourquoi pas ? Il y a, dans le tableau du Musée qui nous a entraîné si loin, une belle dame à la mode de l'époque, dont la tête est enfouie dans un chapeau-capote monumental, cylindre allongé, tube horizontal, tunnel sans fin, tout ce que l'on voudra en un mot. Rien de plus grotesque, de plus encombrant, de plus incommode. C'est laid ! laid ! laid !

Eh bien ! une jeune femme à qui l'on demandait si de nos jours elle consentirait à enterrer ses jolis yeux et ses cheveux dorés sous ce tonneau renversé, a dit du ton le plus tranquille et le plus résolu :

— Pourquoi pas, si la mode en revenait !

Mesdames les modistes, vous voilà averties.

★

### Lo dzudzémeint dâo bailli.

On a bio derè que lo vilhio teimps est lo vilhio teimps ! Cé vilhio teimps n'est mardié pas tant de mépresi ; et s'on n'avai pas coumeint ora po no reindrè la justice dâi z'escadrons de dzudzo, asseseu, présidents, vice, greffiers, suppléants, sustituts, jurés, hussiers et avocats, sein comptâ lè protitureu de la républiqua et lâo collègues à mandats, la justice étâi tot asse bin reindiâ et soveint bin de mi pè lo bailli, kâ cein étâi vito fé, cein ne cotâvè pas tchai et tsacon étâi conteint.

Lo tsatellan de Mâoraz, que s'étâi ruina ein cor-

resseint lè z'abàyi, avàì fauta d'ardzeint po allà rapertsi on héretadzo dein on pàyi étrandzi. Adon l'allà eimprontà tsi on Juì, que n'étàì pas pe bête què clliào d'ora, et que lài fe dâi condechons terribliès : Lo tsatellan dévessâi pàyi lo dozè et demi po ceint d'intéré tandi tràì z'ans, et se ne reimborsàvè pas lo tot lo dzo dâo termo, lo Juì avàì lo drâi de lài copâ onna livra de tsai su la carcasse pè dzo de retâ.

Lo tsatellan modè po son voiadzo et ne fe pas coumeint Malbrouque, que ne revint pas. Lo tsatellan revint, mà on dzo trào tà, et s'ein va reimborsâ son Juì, que tirè la mounia et que recliàmè la livra de tsai de chrétien po lo dzo de retâ. Lo tsatellan lài offrè on intéré de plie po ne pas sè vairè déchi-cotâ tot viveint ; mà lo Juì ne vâo rein ourè et saillessâi dza son coutè quand lo tsatellan, qu'étâi on solido luron, eimpognè 'na palasse de dragon, qu'étâi peindiâ à n'on clliou, et menacè d'einfatâ lo Juì.

Portant cein n'allâ pas pe liein et convegniront d'allâ tsi lo bailli po s'arreindzi.

Lo leindéman, partont à tsévau po allâ tsi lo bailli dé Mourtsi. Ein passeint à Velâ-Bozon, l'allâvont à galop et betetiulont dâi petits bouèbo que djuivont ài màpi dévant l'écoula, que ma fâi y'ein eut ion d'éterti d'on coup de pi de la monture ào tsatellan.

Lo père d'ao bouèbo, que fochéravè on carreau de favioulès et que vai l'affèrè, einsurtè lo tsatellan ein lo traiteint de chenapan et de pandoure, et lo cite dévant monsu lo bailli. Lo tsatellan lài dit que lài allâvé justameint, et lo père dâo bouèbo, après s'étrè revou on bocon, lài tracè assebin.

Arrevâ à Mourtsi, mettont lào tsévau à la màison de vela et s'ein vont tsi lo bailli que lè reinvouyè ào leindéman po l'audience, mà que lè fâ lodzi dein sa maison. Lo tsatellan, qu'étâi dein onna tsambra ào sécond étadzo, avàì tant tsau dein son lhi, quand fut cutsi, que sè relâivè tandi la né et que va s'achetâ su la fenétra iò s'eindoo, et m'einlévine se ne betetiulè pas avau et se ne va pas écliaffâ onna sentinella que dévessâi montâ la garda, mà que droumessâi su on ban, et qu'est morta su lo coup, tandi que lo tsatellan n'a pas z'u 'na graffounire. Lo valet de la sentinella, qu'étâi assebin de garda et qu'out dâo trafi, arrevè, et quand vai son père bas, volliâvé eimbrotsi lo tsatellan avoué se n'hallebar-da ; mà on put l'arretâ.

Lo tsatellan sè ramassâ et passâ 'na trista né, kâ y'avâi tràì plieintès contré li po lo leindéman : lo Juì, lo père dâo bouèbo éterti, et lo valet de la sentinella écliaffâie.

Lo leindéman, quand son tor de paraitrè avoué lo Juì arrevâ, lo bailli sè fe contâ l'affèrè ; et quand l'eut tot oïu, ye fe : « Lo Juì a ti lè drâi, et faut que copâi de suite onna livra de tsai su la carcasse ào tsatellan ; mà faut que lo fassè sein rein einsagnolâ perquie ; se y'a pi onna gotta de sang coumeint 'na caïe de motse, fé ganguelhì lo Juì à cé premioliâ qu'est dévant la maison. »

Quand lo Juì out cein, renoncè à la livra de tsai et dit que sè conteintè dinsè.

Lo père dâo bouèbo racontè ein après sa terriblia histoire et lo bailli lài fâ : « Tot çosse est bin tristo ; mà coumeint lo tsatellan l'a pas fé espret et que vo dâi tot parâi on dédomadzémeint, faut que restâi

avoué voutra fenna tanquie que vo z'aussi on outro bouèbo. »

Ma fâi lo brâvo bordzâi de Velâ-Bozon a remachâ ; mà n'a pas volliu aqçettâ et l'a décampâ sein démandâ pe liein.

Ora, quand lo valet à la sentinella s'est presentâ, lo bailli lài a de : « Mon pourro ami, sé dza cein qu'est arrevâ, et po reveindzi ton père, faut que lo tsatellan preigné sa pliace avau, su lo banc, tandi que te monteré dein la tsambra iò l'a cutsi, et te tè tsampéré avau la fenétra ein tateint de l'écliaffâ assebin ; et se cein té fâ pliési, tè permetto de montâ on étadzo pe hiaut.

— Grand maci, a repondu lo luron, y'âmo atant reteri ma plieinte.

Et l'est dinsè que sein dzudzo d'instruçhon ni informateu, sein tribunat, jurés et avocat ni gendarmes, lo bailli, tot solet, a reindu on dzudzémeint qu'a conteintâ tsacon, kâ nion n'est z'u ein cassachon.

### Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

V

Ce qui précède ne s'applique pas aux villages situés au pied du Jura, mais seulement à ceux qui en sont placés à une distance un peu considérable. Les premiers jouissent d'une position tout exceptionnelle et ont à leur portée les produits des champs comme ceux des monts.

Un soir d'automne, à l'époque déjà éloignée dont je viens de parler, je vis mon père occupé à rejoindre les deux trains dépareillés d'un char de campagne : il les réunissait au moyen d'une *longe* qu'il venait de fabriquer, assolidant les cercles des roues et plantant des rivets dans les jantes fendues ou éclatées par l'usage. Il m'appela pour l'aider à graisser les essieux de bois de ce singulier véhicule, tiré de quelque fond de hangar et n'ayant pas vu le jour depuis des années. Pendant que nous faisons cette opération, mon père me dit que nous irions au bois de la Pile le lendemain, pour y chercher des sapins qu'il avait achetés. Grande fut ma joie. J'avais quinze ans, et quoique j'eusse maintes fois entendu parler de cet alpage des Piles, dont un de mes ancêtres avait été l'*amodieur* pendant la moitié de sa vie, je ne le connaissais point. En outre, je n'avais jamais mis le pied dans une forêt de sapins. — On prépara donc tout ce qu'il fallait pour notre petite expédition : botte de foin serrée avec des cordes, chaînes et autres engins de fer. On aiguisa la hache de Hummel, le célèbre taillandier de Commugny ; j'étrillai nos deux jeunes bœufs dans la soirée, enfin on mit dans le bissac un baril de vin nouveau et des provisions solides. Quand tout fut prêt, on se coucha. Dès les deux heures du matin nous étions en route, par des chemins fort humides, remplis d'ornières ou chargés d'un sable jaunâtre, mélangé de cailloux aussi gros que le poing. Par-dessus le marché, la nuit était noire à n'y pas voir plus loin que le nez des bœufs. Je m'assis sur la botte de foin et mon père marchait devant l'attelage. Voltaire a dit avec raison :

J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et court,  
En sillonnant un arpent dans un jour,  
Forme un guéret où mes épis vont naître.

Mais M. de Voltaire, avec tout son esprit et son grand domaine de Ferney, n'avait de sa vie été à la charrue, ni de notre village à la Pile pour y chercher du bois. Il ignorait, l'illustre philosophe, tout ce qu'il faut de pa-